

A

415 km au sud d'Oran, à 1.100 m d'altitude, Aïn-Sefra est dominée par les Monts des Ksour : Djebel Aïssa, 2.236 m, Djebel Mekther 2.062 m et Djebel Tanout 1.992 m.

À l'origine, il n'était qu'un Ksar croulant avec marché (souk) fréquenté par les nomades du Djebel Amour, les Amria et par les nomades du Sud-Marocain, les Béniguil. Les Européens y apparaissent en 1887.

En 1912, il est devenu un vrai village avec des rues tracées au cordeau et bordées d'arbres, des jardins, une église et, sur les pentes, de l'autre côté de l'oued et aux pieds de la dune, le Bureau Arabe pour l'administration de la région et les casernes de la Légion et des Spahis.

L'oued Namous descend des monts des ksour pour se perdre au Sahara.

Le 26 octobre 1904, il dévasta le village, emportant une quinzaine de musulmans et dix européens, dont l'écrivain Isabelle Eberhardt, ne laissant debout qu'une dizaine de maisons. Par la suite l'armée construisit une haute digue de protection, une passerelle et un pont que l'oued contourna en changeant de lit.

C'est à Aïn-Sefra, de 1903 à 1907, que le colonel Lyautey, rapidement promu général, fit ses premières armes en Afrique du Nord. Pacificateur, constructeur de pistes et du Chemin de Fer, formateur d'hommes, créateur de Colomb-Béchar (en 1903), on le surnomma "Le Maréchal" ; si bien qu'en 1940, quand le Maréchal Pétain accéda au pouvoir, maints indigènes du bled s'imaginaient acclamer Lyautey. Il faut dire, qu'entre-temps, nombreux étaient ceux qui avaient servi sous ses ordres au Maroc.



6. Aïn-Sefra - Institution Lavigerie - La Fantaisie

L'institution Lavigerie au temps de sa fondation n'était qu'une sorte de bordj à la sortie du village. Avec les années s'élevèrent les étages et au Nord s'étendirent jardins et piscine, puis se construisirent les ateliers pour la formation professionnelle.

Au Sud, s'étendait un grand bois de pins et des emplacements de jeux. De la porte du collège, le chemin devint une rue bordée de maisons d'habitation qui porta le nom de Père Dalleret.

Le collège des Pères-Blancs date des années 20, et, jusqu'à sa nationalisation après 1962, fut le Quartier Latin de la région : les Pères accueillaient comme internes les fils de cheminots dispersés sur la voie, de Perrégaux à Colomb-Béchar et Kénadsa et des sahariens des oasis lointaines. Les Certificats d'études et Brevets étaient quasiment assurés et la réputation de la discipline courait le long du rail et au-delà !

AIN-SEFRA

André MOULINOUX

Une menuiserie qui devint un centre professionnel y était attenante. Les anciens répèteront encore longtemps les noms du Père Casnac, desservant les postes de l'extrême sud oranais, du Frère Marcel, jardinier, menuisier et chef de musique, de Mahomet, menuisier et opérateur de cinéma, du Père Dalleret le supérieur, Capitaine de Spahis tué à la tête de

ses cavaliers en 40, du Père Jolivet, directeur, du Père Chotard... pour ne citer que les morts !

Sans oublier, naturellement, les sœurs blanches, infirmières et maîtresses de tissage et de broderie en leur école et leur ouvroir, et les écoles dites laïques.

Les services conjugués du collège, du dépôt de Chemin de fer et de la Légion, rendaient la vie relativement agréable en cette rude contrée.



En 1912 L. Rousselet écrit :

"Quoique nous soyons aux premiers jours de mars, c'est encore l'hiver qui règne ici, hiver saharien, il est vrai, coupé comme le jour de notre arrivée, de quelques heures d'un soleil ardent, mais rien dans la végétation n'indique le retour du printemps. Il faut se rappeler qu'Aïn-Sefra occupe, à cette extrémité des hauts plateaux, une altitude voisine de 1.100 m et que sur les montagnes qui la dominent d'une hauteur presque égale, la neige séjourne souvent durant plusieurs mois.

Aussi la petite cité a en ce moment un aspect un peu triste avec ses larges voies bordées de maisons basses, la plupart d'architecture assez fruste, aux murs de terre blanchis à la chaux ou badigeonnés de couleurs crues, coiffées de toits de tuiles rouges. Telle qu'elle est, la petite cité de la "Source jaune", c'est ce que signifie Aïn-Sefra en arabe, mérite plutôt l'admiration de l'observateur que son dédain.

C'est, en somme, un fait remarquable qu'en ce lieu, qui, esthétique pittoresque à part, peut être considéré comme un des plus déshérités du globe, sur cette hammada de rochers calcinés où tombait peu à peu en poussière un misérable village de marocains affamés, on ait fait surgir depuis 1887, cette bourgade prospère, vivante et devenue le centre d'un commerce très actif..."



La "casernes des Tirailleurs" changea d'occupants au fil des ans. Elle fut plus habituellement la caserne des Spahis et surtout la caserne de la Légion.

Aux alentours de la caserne et du Bureau Arabe, les arbres, objets des soins attentifs de l'Armée, ont grandi et certains, tels les eucalyptus, de façon impressionnante. Il n'existe que quelques palmiers, près du vieux ksar, maigres et à fruits non comestibles.



CaZottine A. A.

CHASSE SUR LE DJEBEL AÏSSA

La gazelle n'est pas le seul gros gibier de la région. Elle est reine en plaine, mais, en montagne, le mouflon est roi, et je ne peux pas vraiment laisser l'occasion de faire aussi sa connaissance.

Et ainsi, avec l'aide du Caïd M..., H... et moi organisons une partie à laquelle nous convions un ami cheminot d'Oran et deux de ses invités.

Notre centre de chasse sera Mékalis, à 1.300 m d'altitude, dans un bâtiment désaffecté de la gare. Nous passerons trois jours pleins à chasser sur le Djebel Aïssa, 2.236 m, en vivant sur un ravitaillement amené de Sefra au préalable, et sur notre chasse (ce n'est pas une hâblerie de chasseur). Le cuisinier, Abdi, ancien cuistot militaire, est un homme du Caïd; le guide, un solide quinquagénaire, est l'un de ses oncles.

Notre premier jour de chasse est pour moi inoubliable ! Nous partons, mal réveillés, au point du jour, et abordons aussitôt le Djebel en file indienne, l'oncle en tête, par un vague sentier zigzagant. Nous soutenons bientôt avec peine le train de notre guide dont le pas allongé est cependant peu rapide, paisible et parfaitement régulier. Il marche très droit, l'œil aux aguets, silencieux, mon Mauser en balancier au travers des épaules. Son sarouel de coton blanc rapiécé découvre et recouvre alternativement à chaque enjambée ses chevilles tout en tendons et ses mollets hauts dont le brun va en s'éclaircissant. Derrière lui je suis hypnotisé par ces jambes inexorables dont je soutiens le train avec peine. Pourtant, je ne veux pas caler, et je finis par haïr le Vieux (Chibani) pour son aisance et son indiscutable supériorité physique : Vieux pour nous qui avons quinze ans de moins... Mon cœur bat la charge et je cède peu à peu du terrain. Pour sauver la face, je m'arrête et me retourne. Derrière-moi c'est pire : mes compagnons s'égrènent sur 100 mètres ! Accroupi sur ses talons le Vieux profite de l'arrêt pour scruter soigneusement l'horizon de ses yeux de rapace. Au pied des touffes rêches que nous avons contournées, il me montre une foule de sauterelles étroitement groupées, encore engourdis, attendant que le soleil soit plus haut pour prendre leur envol et aller rapiner sur un autre territoire. Aussi précautionneuse que soit notre marche, nous ne pouvons décidément pas rivaliser avec l'escalade silencieuse de notre guide qui s'irrite des cailloux qui roulent sous nos pas. Il nous le dit en arabe, et nous le fait comprendre en comparant des yeux et du geste nos gros souliers avec ses souples et silencieuses naïls confectionnées à partir de pneus hors d'usage. D'ailleurs, le moment est venu de nous séparer de lui, il continuera dans le fatras de pics et des ravins qui nous entourent et se postera, immobile, des heures s'il le faut, mais seul. Je lui laisse le fusil et deux cartouches, il dit que c'est suffisant.

Nous sommes soulagés d'en avoir fini avec cette épuisante escalade, nous nous éparpillons pour chasser le perdreau rouge, chasse que nous connaissons bien, tout en regagnant en une large battue notre point de ralliement dont nous apercevons parfois les toits rouges entre les pics, très loin en bas.

Avec l'ascension du soleil, les perdreaux se sont désengourdis; maintenant, ils piètent en s'appelant. Peu farouches, ils partent sous nos pieds d'un vol lourd en criillant, puis plongent vers un fond de ravin profond où nous ne les poursuivons pas, ou amorcent de gracieux virages sur l'aile pour contourner un mamelon.

Nous savions qu'ils étaient nombreux et peu farouches, et que les chiens n'étaient pas indispensables, aussi avons nous seulement le chien du chef de gare avec nous.

Taïaut, mon compagnon depuis Constantine et Souk Ahras, est resté à la maison, et, effectivement, je peux me passer de son flair et de son savoir-faire, puisque, au fort de la chaleur, à l'heure du casse-croûte, j'ai presque garni mon porte gibier.

Aussi l'essentiel pour moi est-il ailleurs maintenant : il est dans le spectacle que j'ai sous les yeux, le plus beau spectacle montagnard que j'ai contemplé, le plus grandiose, le plus tourmenté, le plus coloré.

Après le casse-croûte sommaire pendant lequel mes yeux n'ont cessé d'admirer, je m'allonge sur une pierre plate toute chaude, le ventre au soleil, oubliant l'heure. Puis je reprends la descente en flânant. Nous nous retrouvons en fin de journée à Mékalis. Le soleil déclinant crée des ombres bleutées aux contours fantastiques qu'on franchit sous un froid bientôt vif. Et il est doux d'allonger nos jambes raidies près d'un feu de bois odorant, dans l'attente d'un repas confortable, d'autant mieux apprécié qu'il ne nous réclame que l'effort de nous installer à table. Les récits de nos exploits vont bon train, dans l'enthousiasme.

Le Vieux est rentré peu après nous, ramenant, avec l'aide d'un montagnard, un mouflon de 40 kg environ. Nous le félicitons. Très digne, il me tend mon fusil et la cartouche inutilisée...

Pendant les deux jours suivants, nous continuons à chasser le perdreau, emportant au petit matin dans nos musettes un demi pain fourré aux filets que notre cuisinier a préparé la veille, tard dans la soirée, à partir de notre chasse. Abondance oblige !

Ce furent de belles journées, marquées par deux passions : celle du Chemin de Fer CFA, notre métier, et celle de la chasse...

Et puis, nous étions jeunes et les fatigues du soir étaient effacées le matin.

Néanmoins, nous nous séparâmes sur un regret et une question sans réponse : le troisième jour, le vin faillit manquer et fut rationné ! Pourrions-nous déceimment prétendre que nous avons chassé le mouflon ?

